

2.2. Comprendre les engagements de chacun

Contenu
historique

1. Motifs et formes d'engagement

1.1. La formation des opinions favorables à la guerre

1.1.1. La propagande

Voir également le thème 1.2. L'influence des écrits nationalistes et de la religion sur l'opinion publique

Lutte de la civilisation contre la barbarie

Les historiens expliquent le consentement massif et durable des soldats par les premières **diffusions des atrocités commises par l'ennemi** : récit de réfugiés et rapports des commissions d'enquête (« Le pillage, le viol, l'incendie et le meurtre sont de pratique courante chez nos ennemis »). La signification du combat résidait décidément dans **une lutte entre civilisation et barbarie**.

(*1914-18 : Retrouver la guerre*, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125)

La dénonciation de l'Allemagne "sans conscience et sans culture", l'insistance sur les atrocités allemandes envers les religieux, les profanations réelles ou inventées, est une arme de propagande puissante. Pour Léon Bloy, les Allemands incarnaient ce refus total du christianisme, dont la crucifixion d'un ennemi représente le stade le plus intense.

(*La guerre et la foi*, Annette Becker, Armand Colin, 1994)

Dès les premières semaines de l'offensive à l'automne 1914, les journaux publient des reportages, des récits, des témoignages sur les atrocités, les destructions gratuites, les incendies et les pillages, les massacres de civils en Belgique et en France. Sur des gravures, on peut voir des officiers à monocle donnant des ordres à des soldats qui pillent, violent, fusillent et incendient. Photographies et cartes postales montrent la Belgique ensanglantée, Malines, Louvain et Ypres en ruine. Dans la France du Nord et de l'Est, c'est le même paysage de désolation.

La propagande française exploite particulièrement l'incendie et la destruction par des tirs d'artillerie de la cathédrale de Reims ; les photographies de la cathédrale mutilée sont diffusées dans le monde entier. Dans ce contexte, les vieux mythes resurgissent. Une image représente le dieu Thor, « le plus barbare d'entre les barbares de la vieille Germanie ». Ce géant effrayant et terrible, vêtu de peaux de bêtes, s'acharne à coups de massue sur la cathédrale de Reims. Il symbolise la vengeance aveugle et destructrice.

(*Les Allemands du point de vue français 1900-1915*, in *14-18 Imaginaires et réalités*, ouvrage collectif, Conseil Général de la Meuse, 1998).

Une fausse idée de la guerre

♦ Extrait datant du 4 août 1914, *Le Temps* :

« Au moment où va débiter une tragédie dont nous ne sommes pas les auteurs, il est bon de prévenir certains impressions d'imaginaires décourageantes. On croit généralement qu'il en résultera ce qu'on a coutume d'appeler des « pertes effroyables » en hommes. Aussi faut-il redresser les idées à ce sujet à l'aide des statistiques établies après les dernières grandes guerres. Elles démontrent, en deux mots, que plus les armes se perfectionnent, plus le nombre de morts et de blessés diminue. »
(La guerre n'a que l'apparence de la destruction... du Général Cherfils).

- ♦ « L'inefficacité des projectiles ennemis est l'objet de tous les commentaires. Les schrapnels (obus bourrés de balles) éclatent mollement et tombent en pluie inoffensive. Quant aux balles allemandes, elles ne sont pas dangereuses : elles traversent la chair de part en part sans faire de déchirure. »
(*L'Intransigeant*, 17 août 1914).

1.1.2. La censure militaire et policière

Source : Maurice Rajus, *La censure militaire et policière (1914-1918)*, 1999.

En France, le pouvoir juge l'opinion peu sûre et la censure contribue à anesthésier l'opinion publique et rend possible les opérations de propagandes. La censure est désignée sous le sobriquet d'anasthésie. Comme pour les autres champs de la censure, elle continue à s'appliquer après l'armistice du 11/11/1918.

Le « bourrage de crâne » et la censure s'organisent dès le 30 juillet 1914, trois jours avant la mobilisation générale. Le Bureau de presse du ministère apparaît comme un moyen d'orienter l'opinion et de supprimer toute critique : silence dans les journaux sur les hécatombes de la bataille des frontières.

Durant toute la période des hostilités les censeurs vont s'activer sur 3 fronts :

- Le non-respect des principes de la morale (allusions jugées trop grivoises ou remises en cause de militaires, hommes politiques, chefs d'Etats, police)
- Le pacifisme : vouloir la paix est faire preuve de trahison.
- Le défaitisme : parler des pertes en vies humaines constitue un comportement défaitiste.

S'opèrent également des saisies de la presse en provenance de l'étranger pour faire la chasse aux écrits pacifistes.

En août 1914, l'Autorité militaire et la préfecture de police, et les 90 relais des préfectures recrutent une armée de censeurs :

- o Spécialisés dans la surveillance des quotidiens, hebdomadaires, contrôle postal aux armées afin de limiter la description des conditions de vie des soldats
- o déguisés en critiques de théâtre, cinémas, chansons populaires pour banaliser le contenu des spectacles
- o détecteurs d'affiches suspectes

Le 5 août 1914 : Une loi précise le champ des interdictions et des sanctions. De plus, la création d'un journal officiel se destine à empêcher la promulgation de nouvelles fausses ou tendancieuses.

La censure politique

le 22 septembre 1914, une circulaire du Ministre de la guerre confirme la volonté de museler la presse au-delà des informations concernant la guerre. L'expression même de censure politique est utilisée.

Une **censure spéciale pour les soldats** : Pétain précise qu'il faut que la lecture du journal par les hommes du front ne soit pas une source de scepticisme ni de rancœur, mais de persévérance et d'enthousiasme.

Il est nécessaire de montrer que les conditions de vie en France en situation de paix seraient plus difficiles que les conditions actuelles... que l'Alsace Lorraine doit redevenir française, que nous faisons une guerre de restitution et pas de conquête.

De plus, chaque Général peut interdire une publication dans les tranchées.

Si la presse est sous haute surveillance depuis le début des hostilités, à la troisième année de guerre, les censeurs s'intéressent à la publicité de presse et aux petites annonces susceptibles de constituer un moyen de correspondance pour les agents de l'ennemi.

Dans les tranchées, les soldats tombent pour un combat pour le droit et la justice mais, à l'arrière les citoyens ne connaissent plus que les interdits et les obligations.

Bien souvent la censure s'avère impuissante face aux multiples pamphlets et écrits divers, souvent manuscrits que l'on peut trouver sur la voie publique, dans les urinoirs ou édifices de cultes. Cependant il y a beaucoup de délations anonymes et la police perquisitionne tout azimut, saisit des tracts et saisit des presses dans les imprimeries.

Contrôle postal

Les autorités militaires et policières contrôlent également la correspondance privée, et en premier lieu celle des militaires. Elles ont un objectif : trouver des preuves de trahison possible ou des imprudences qui risquent de mettre en cause le sort de la guerre. Les censeurs vérifient notamment si l'interdiction faite aux soldats de donner le moindre détail sur les localités des lignes de feu est respectée.

Les lettres sont également arrêtées pour opinions subversives, et envoyées au grand quartier général.

Les civils n'ont pas à connaître le sort des fusillés pour l'exemple, les soldats assassinés pour mater les troupes, ni les sentences des cours martiales.

La lecture des courriers permet également de prendre le moral des troupes. Les destinataires ne doivent pas se rendre compte de la nature de la vérification qui a été opérée.

De la même façon les courriers envoyés aux soldats sont surveillés. L'arrière ne doit pas fournir d'informations aux soldats; ils ne doivent pas savoir que des grèves éclatent dans les usines d'armement où leurs épouses sont exploitées.

Le contrôle postal militaire surveille également la correspondance entre civils.

Dans la plupart des lettres arrêtées par les censeurs, c'est la paix plus que la victoire qui est évoquée... .

La haine de la guerre éclate à chaque ligne.

Scolarité et éducation

En 1914, à la veille de la rentrée scolaire, le ministre de l'instruction publique et des beaux Arts précise aux recteurs : « Je désire que le jour de la rentrée dans chaque classe, la première parole du maître aux élèves hausse le cœur vers la patrie, et que sa première leçon honore la lutte sacrée où nos armées sont engagées. Dans tout le pays...repousser des barbares modernes ».

Une note sur l'éducation physique met l'accent sur la nécessité de préparer les adolescents à « l'effort physique et viril qui sera demandé à ceux pour lesquels approche le moment d'être appelés sous les drapeaux »

Vie culturelle

Dès le début de la guerre, les **théâtres** et les salles de **café-concert** ou les cinémas sont fermés. Après leur réouverture à l'automne 1914, ils sont placés sous le régime de la censure. On retrouve des traces de ce contrôle dans des cahiers titrés « enregistrement des pièces soumises à visa » : 75% des spectacles reçoivent le visa, les autres sont refusés.

Le **cinéma** est également soumis à la censure. 08/1914 : la production de films est interrompue - Après 1915, Pathé et Gaumont reprennent leurs activités, éditant surtout des films de propagande - 1916, la préfecture de police met en place un système de visa préalable à la projection.

Les archives de la préfecture de police constituent le plus important musée de la **chanson française** de cette époque. On y trouve vingt mille **chansons populaires**, soumises à visa durant quatre ans et plus. La chansonnette est presque plus analysée que la presse car elle est véhiculée dans toute la population.

1.1.3. La justification religieuse de la guerre

L'Évangélisation du combat : prêtres aux armées, bénédictions, messes, homélies de victoire, la prière « Notre Joffre ».

Le clergé va également être associé à l'application de la censure morale et prêcher la résignation et l'obéissance aux lois.

Il faut signaler le rôle important des prêtres, religieux, séminaristes mobilisés comme tous les autres hommes de leur âge : ils sont plus de 30 000 ! En effet, la France ne connaît pas l'exemption du service militaire pour les prêtres.

En 1915, l'écrivain Jacques Rivière, converti depuis 1913 au catholicisme, s'emploie à convaincre ses camarades de captivité que la guerre a un sens, et que ce sens ils doivent le chercher en Dieu : "On fait la guerre pour une certaine manière de voir le monde. Toute guerre est une guerre de religion". Des millions de Français savaient qu'ils se battaient "pour la civilisation".

Du point de vue des Américains entrés tardivement dans la guerre : "Dieu est de notre côté, non pas celui de l'Amérique contre celui de l'Allemagne, mais du côté de l'humanité contre l'inhumanité".

(*La guerre et la foi*, Annette Becker, Armand Colin, 1994).

La **culture de guerre** de 1914-18 a nourri une véritable pulsion **exterminatrice** dont même des représentants d'Église se firent les fervents promoteurs à l'image d'Arthur Winnington-Ingram, évêque de Londres en 1915 :

« D'abord nous avons vu la Belgique poignardée dans le dos et ravagée, puis la Pologne, puis la Serbie, puis la nation arménienne liquidée (500.000 Arméniens selon une estimation modérée, ont été tués). Par voie de conséquence, **pour sauver la liberté du monde et la Liberté en tant que telle**, pour sauver l'honneur des femmes et l'innocence des enfants, pour sauver tout ce qu'il y a de plus noble en Europe, tous ceux qui vénèrent la liberté et l'honneur, tous ceux qui mettent les principes avant le bien-être, et la Vie elle-même au-dessus de la simple vie quotidienne, sont réunis **dans une grande croisade, nous ne pouvons pas le nier, pour tuer les Allemands. Pour les tuer non pour le plaisir de les tuer, mais pour sauver le monde. Pour tuer les bons comme les mauvais, les jeunes comme les vieux. Pour tuer ceux qui ont montré de la gentillesse pour nos blessés comme ces monstres démoniaques qui ont crucifié un sergent canadien, qui ont supervisé les massacres d'Arménie, qui ont coulé le Lusitania, et qui ont tourné les mitrailleuses sur les civils d'Aerschott et Louvain. Bref, les tuer de peur que la civilisation entière ne soit elle-même assassinée.** »¹

La **religion de guerre** est non seulement un élément majeur de la culture de guerre mais encore son double élément constitutif : dans le **consentement pour Dieu et la patrie mêlés**, dans le refus d'un pacifisme assimilé au péché. Les valeurs spirituelles (le bien et le mal), le vocabulaire (mystique du combat, union sacrée...), ont nourri les représentations d'hommes et de femmes persuadés qu'ils participaient à une **véritable croisade**. La Grande Guerre est une **guerre sainte** dans laquelle le patriotisme devient une mystique.

Entre 1914 et 1918, les nouveaux croisés font le sacrifice de leur vie, « joyeusement » d'après leurs témoignages. Ce sacrifice spirituel est vécu comme l'acte religieux suprême, le don à Dieu, en imitation de Dieu : ils sont prêts pour le martyre. Ce sacrifice est un choix, accompli précisément parce que le prix risque d'en être le plus élevé : celui de la vie.

(1914-18 : *Retrouver la guerre*, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125).

¹ Cité par Jay Winter, *The experience of World War One*, Londres, Macmillan, 1988 – mentionné par Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, 1914-18 : *Retrouver la guerre*, Folio Histoire 125

La foi dans la patrie, ingrédient fondamental de la lutte, était ainsi relayée par la foi dite religieuse, mais sans que l'on puisse facilement démêler les différentes composantes. Cette ferveur, vantée, exagérée souvent, mal comprise parfois, existait. Et la victoire de la Marne est le maillon fondateur de la chaîne de miracles vécus collectivement et individuellement par les Français pendant la Grande Guerre. Avec la propagande, et malgré elle, on ne plaisante pas avec la foi quand il s'agit de vie et de mort, la sienne, celle de sa patrie, celle de sa civilisation.
(*La guerre et la foi*, Annette Becker, Armand Colin, 1994).

1.2. L'engagement volontaire et spontané

◆ Pour les militaires

L'engagement naît d'un ensemble de facteurs : la pression sociale et familiale, le poids de l'éducation, de l'héritage de la culture militaire.

L'aspect pécuniaire (retraites des militaires), l'attrait jouissif de la guerre, carriérisme qu'offre l'armée sont autant d'éléments qui favorisent l'engagement.

◆ Pour les civils et les militaires

Les notions de devoir et de défense de la patrie s'articulent avec la vision héroïque du combattant (lien avec la propagande officielle).

◆ Pour les civils

Ouvriers et paysans maintiennent leur engagement dans la guerre pendant 4 ans par les allocations, les salaires généreux dans les usines de guerre qui emploient des femmes. Les pensions et les superbes diplômes envoyés aux parents des soldats tués alimentent également le désir de s'engager.

L'engagement des scientifiques est très fort, le savant étant un « instrument » privilégié du pouvoir politique au service de la guerre industrielle.

Les intellectuels ont largement soutenu le camp nationaliste. Rares sont ceux qui ont choisi de condamner l'idéal guerrier. « On a eu un asservissement de la vie intellectuelle et artistique pendant la guerre » (Christophe Prochasson, Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie, les intellectuels français et la première guerre mondiale*, Paris, La Découverte, 1996).

- ◆ Président de la Ligue des Patriotes, l'écrivain **Maurice Barrès** ne cesse de révéler son nationalisme acharné. Pour la seule année 1915, il signe 269 articles dans la presse et les revues sur la guerre. Ses « Chroniques de la Grande Guerre » seront réunies en 14 volumes de 6.000 pages ! Son ouvrage maître est « L'âme française et la guerre », paru en 1915. Il s'attache à faire ce qu'il n'a pu faire physiquement, servir son pays mais par « le ministère de la parole ».
- ◆ **Gustave Hervé**, qui refuse le « défaitisme » ambiant à partir de 1916, appartient à ces intellectuels qui tentent de donner une dimension « héroïque » à la guerre. Parmi eux, l'ouvrage de **René Benjamin**, « Gaspard », Prix Goncourt en 1915 en est significatif.
- ◆ La **philosophie** (Henri Bergson, Emile Boutroux, Emile Durkheim) véhicule un nationalisme exacerbé qui diabolise l'adversaire allemand et justifie la guerre au nom de la grandeur de la démocratie et de la France. Pour Bergson, « seule la victoire française peut sauver la civilisation. »
- ◆ Les **géographes** s'engagent également à l'image de Paul Vidal de la Blache qui en 1917 démontre que l'Alsace et la Lorraine sont naturellement rattachées à la France du point de vue géographique.

Tous les écrivains ou artistes n'ont pas été favorables à la guerre tels Maurice Genevoix ou Henri Barbusse qui publient des témoignages du front. Mais les écrits sont loin d'être libres et la censure s'applique également aux gens de lettres qui pourraient disqualifier la position du gouvernement. Romain Rolland, réfugié en Suisse pendant la guerre, incarne le plus virulent opposant à la guerre. Dans son article « Au dessus de la mêlée », paru le 22 septembre 1914, il dénonce autant les chefs d'Etat que les grandes idéologies et les élites intellectuelles, accusées d'être favorables au conflit.

La vie culturelle, dont l'essor fulgurant du début du 19^{ème} siècle a été ralenti pendant la guerre, s'est engagée au service du conflit partout en Europe. Pour certains artistes, la guerre n'a pas perturbé ni interrompu leurs activités. La guerre est avant tout une source d'inspiration. Théâtre et peintres se mettent au service de la guerre et de la patrie, devenant un instrument du pouvoir politique. Ainsi, la Comédie Française organise une « tournée aux armées » en 1916, jouant des pièces patriotiques.

2. Résistances à l'engagement

2.1. Les résistances des militaires

2.1.1. Les mutineries de 1917 et leurs représailles

Le prolongement du conflit largement au-delà des prévisions initiales et les souffrances endurées commencent à peser en 1917 sur les troupes engagées. L'échec de l'offensive française menée par le général Nivelle au « **Chemin des Dames** » (avril 1917) déclenche une vague de **mutineries** (mai 1917) que l'état-major a du mal à maîtriser ; les Allemands sont confrontés au même phénomène (marine de guerre à Kiel, fraternisation avec les Russes sur le front de l'Est).

En juin 1917, une mutinerie de 113 unités combattantes a lieu, ces dernières refusent de marcher et menacent de prendre d'autorité les trains et de gagner Paris. A Coevre, 1500 à 2000 hommes marchent dans les rues en chantant l'Internationale. Au refus de monter en ligne, s'ajoutent les tentatives, insupportables pour les états-majors, de fraterniser d'une tranchée à l'autre.

Sur le front, les hécatombes de Verdun et de la Somme provoquent une usure des soldats dès la seconde moitié de 1916. A partir de 1917 en Russie, on constate également des refus de combattre, des fraternisations avec l'ennemi, des redditions et des désertions en masse. A l'Ouest, les mutineries de 1917 sont le seul véritable exemple de rupture déclarée avec le consensus initial. Environ 40 000 hommes sont concernés.

En poussant loin le paradoxe, on pourrait considérer les mutins non comme des opposants pacifistes à la guerre mais au contraire, à leur manière, comme les plus patriotes des combattants-citoyens : la guerre doit être victorieuse et le commandement les mène à l'échec au prix de pertes effroyables et inutiles. Sans jamais cesser d'aspirer à la paix, la majorité des combattants souhaite prioritairement ne pas perdre la guerre.

(1914-18 : *Retrouver la guerre*, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125)

L'historien John Keegan dans son ouvrage *La première guerre mondiale fut un conflit tragique et inutile*, affirme que ni le terme de mutinerie ni d'indiscipline ne sont adaptés à ce qui s'est passé. Il qualifie plutôt les mutineries de « grèves » de soldats-citoyens ne supportant plus l'insupportable, sans rébellion ni violence et faisant écho au mouvement de civils de l'arrière.

2.1.2. Les fraternisations

les fraternisations, trêves ou accords tacites, et autres " petits gestes de non-agression " sont des pratiques répétées de la guerre des tranchées sur les différents fronts, qui marquent souvent les soldats. Ces moments de contacts pacifiques d'un camp à l'autre ont existé, avant Noël 1914, après, jusqu'en 1918, selon des intensités et des durées variées, empruntant de multiples formes. Voir l'analyse de première main, qui renouvelle le sujet, de Rémy Cazals dans M. Ferro et alii, *Frères de tranchées*, Perrin, 2005.

2.2. Résistances des civils

2.2.1. Résistances à l'engagement des civils

Il est indispensable de noter l'existence d'une opposition légale à la guerre. Au fil des mois et des années, le combat pour la paix conduit par des syndicats va se traduire au grand jour.

Beaucoup de grèves se sont développées : faute de pouvoir s'exprimer les ouvriers et ouvrières votent contre la guerre en se croisant les bras. Si la censure n'a pas le pouvoir d'interdire les grèves, les censeurs vont s'activer pour empêcher la presse d'informer les lecteurs.

(La censure militaire et policière (1914-1918) : Maurice RAJUS, 1999).

Les sociétés civiles des belligérants connaissent également des agitations politiques et sociales (grèves dans les usines d'armement, déclenchement de la révolte en Irlande contre les Anglais).

Jean-Jacques Becker a déterminé quatre phases d'évolution de l'opinion des sociétés civiles en guerre :

- ◆ **1914** : un **enthousiasme modéré**. Malgré les efforts de propagande, les réactions de l'opinion au moment de la mobilisation sont partagées. Après les premiers jours de guerre, l'opinion publique est cependant derrière les soldats bien que les informations qui filtrent du front soient peu crédibles.
- ◆ **1915-16** : **mobilisation de l'opinion pour la victoire**. Dans la majorité des cas, la situation des Français reste satisfaisante jusqu'en 1916 en dépit de l'inflation des produits de première nécessité. Les pouvoirs publics mènent des actions de propagande intenses, notamment par les journées patriotiques qui visent à créer une ligne de solidarité entre l'avant et l'arrière du front. Les enfants sont les instruments privilégiés de la propagande patriotique, notamment dans le cadre scolaire et la littérature enfantine.
- ◆ **1917** : **lassitude et colères de l'opinion publique**, voire **rejet de la guerre**. L'allongement du conflit engendre de vifs mécontentements civils liés à l'inflation galopante, à la pénurie et aux échos de mutinerie du front. Le moral est au plus bas, les grèves se multiplient dans les usines d'armement et d'habillement. Le contrôle postal constate une augmentation des souhaits de paix dans les correspondances. C'est l'époque de la « morosité patriotique ».
- ◆ **fin 1917-18** : **soulagement et patriotisme**. L'arrivée de Clemenceau au pouvoir coïncide avec l'appui américain, ce qui a pour conséquence de redresser le moral de la société française. La recrudescence de la croissance économique, permise par la victoire et le renouveau des commandes militaires s'ajoute à la réouverture des voies commerciales vers les pays anglo-saxons.

2.2.2. L'éclatement de l'Internationale socialiste

Les leaders socialistes (à l'exception des Russes et des Serbes), votent les crédits militaires demandés par les gouvernements bourgeois. Les militants fidèles à l'internationalisme et au pacifisme dénoncent ce reniement de la majorité, et militent contre la guerre - ce qui leur vaut souvent d'être exclus de la Deuxième Internationale (c'est le cas par exemple de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht en Allemagne). Ces militants hostiles à la guerre sont alors appelés communistes, par opposition à leurs camarades socialistes. Durant le conflit, deux conférences en Suisse, celle de Zimmerwald en septembre 1915 et celle de Kienthal en avril 1916, ont réuni les militants de la gauche de l'Internationale (souvent communistes), parfois exclus, pour s'opposer à la guerre et aux "socialistes" la soutenant.

3. Consentement ou contrainte ?

L'article de Jean Birnbaum, *1914-1918, guerre de tranchées entre historiens*, paru dans le Monde du 11 mars 2006 présente deux camps parmi les historiens français spécialistes de la Grande Guerre, divergeant sur les motivations qui ont permis aux soldats de s'engager pendant quatre ans sur le front.

- ◆ D'un côté, Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau qui dirigent l'Historial de Péronne dans la Somme (www.historial.org) affirment que les soldats d'alors, élevés dans une société occidentale en voie de « brutalisation », baignaient dans une « culture de guerre » (messianique patriotique, haine de l'ennemi, esprit de croisade) qui les aurait rendus globalement « consentants » : « *Massivement, la chair à canon a accepté d'être de la chair à canon* ».
- ◆ D'un autre côté, Nicolas Offenstadt et le Collectif de Recherche International et de Débat sur la guerre 14-18 (www.crid1418.org) préfèrent mettre l'accent sur les expériences concrètes qui expliqueraient la ténacité des combattants : « *Quand on lit les correspondances de l'époque, on est frappé par le nombre de soldats qui valorisent les stratégies d'esquive permettant d'échapper aux tranchées. 'Chic, j'ai la bonne blessure !' disent par exemple les soldats qui ne sont pas gravement touchés mais auxquels leur blessure permet néanmoins de quitter le front.* »

3.1. La théorie du consentement

Une propagande relayée par l'opinion

La propagande ne doit pas être entendue dans le sens d'aujourd'hui. Il s'agit surtout d'objets de propagandes (ou objets patriotiques) qui s'achètent. On reste donc dans la logique de l'offre et de la demande. La propagande fut plus un processus horizontal que vertical, poussée venue d'en bas. Dessinateurs d'albums pour enfants, journalistes, écrivains, cinéastes, musiciens ont participé avec les instituteurs, les prêtres, les intellectuels à une propagande spontanée, ni organisée, ni imposée. (*1914-18 : Retrouver la guerre*, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125).

Ce qu'on appelle communément la propagande, et que les soldats de la Grande Guerre ont fort joliment rebaptisé le "bourrage de crâne", a joué un rôle non négligeable dans la mise en forme de ces certitudes. Mais il serait faux de croire que la propagande venue d'en haut - en l'occurrence des autorités des Eglises - a pu avoir un tel impact sur les contemporains de la Grande Guerre sans qu'elle soit en même temps en réponse à leurs attentes, venues du plus profond de leurs histoires individuelles et du passé du pays pour lequel ils vivaient et ils mouraient.

(*La guerre et la foi*, Annette Becker, Armand Colin, 1994).

Si le consensus des sociétés en guerre fut si efficace et finalement si durable malgré les souffrances endurées, c'est parce qu'il fut porté par une **mobilisation largement spontanée**.

Citons l'exemple de la Grande-Bretagne qui n'avait pas de conscription jusqu'à l'instauration du service militaire obligatoire au début de 1916. L'effort de guerre portait donc sur une armée de métier restreinte et le recours au volontariat. Ce **volontariat** fut une lame de fond : entre août et la fin 1914, un million de Britanniques entrent ainsi dans les rangs de l'armée. Il ne s'agissait pas de gens « déclassés » socialement, mais en priorité de gens « installés » qui s'engagèrent.

Dans d'autres pays où prévalait la conscription générale, on constata l'engagement volontaire d'hommes trop jeunes ou trop âgés, d'étrangers (30.000 du côté français).

Une des grandes difficultés reste de comprendre comment cet investissement initial a pu résister au passage à la « guerre réelle » et au deuil de masse. La Grande Guerre est bien restée jusqu'à la fin une guerre de **consentement**, même s'il y eut des refus !

On peut parler pour la période 1914-18 d'une **culture de guerre**, c'est-à-dire d'un corpus de représentations du conflit cristallisé en un véritable système donnant à la guerre sa signification profonde. Cette « culture » fut indissociable d'une spectaculaire prégnance de la **haine à l'égard de l'adversaire**. (*1914-18 : Retrouver la guerre*, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Folio Histoire 125).

3.2. La théorie de la contrainte

L' école de la contrainte offre une **lecture opposée à celle du consentement**. Ainsi, les historiens Frédéric Rousseau et Rémy Cazals avancent que le terme « consentir » signifiant « faire un choix » est exclu. Selon eux, il n'y **a pas de choix possible, le poilu est obligé de pratiquer la guerre, c'est donc une contrainte**. Les soldats redoutent la surveillance des officiers et des sous-officiers (présence de sergents « serre-file », usage du règlement militaire instaurant de tirer sur tout soldat refusant de monter à l'assaut), des gendarmes de la zone des armées. Les mutilations jugées volontaires sont très durement réprimées par les conseils de guerre. Les soldats sont habités par la peur et la frustration sexuelle. Selon Frédéric Rousseau, ce sont des « hommes sous oppression », à l'« improbable sentiment national ». Il ne s'agit pas de patriotisme défensif mais de signes de crainte de la répression comme moteur des comportements militaires et « culture du troupeau ». Les soldats n'auraient donc le choix qu'entre les balles de l'adversaire et celles de leur propre camp. Certains vont jusqu'à employer la notion de « **totalitarisme militaire** ». Frédéric Rousseau reconnaît l'existence de l'importance de l'esprit de corps (solidarité des groupes restreint = groupe primaire de combat) renforcé par les rituels militaires. Il en résulte **un sentiment de destin commun avec l'ennemi** (non de la haine) : par exemple, des soins réciproques donnés aux blessés. Pour Rémy Cazals, la plupart des soldats sont des gens ordinaires qui restent marqués par les représentations du temps de paix et pensent encore en civils à des préoccupations liées à leur métier, leur famille, leur village, leurs amis.

Conclusion

Plusieurs éléments tendent à **dépasser l'opposition entre les deux interprétations**.

François Cochet les synthétise de la manière suivante :

- ◆ Existence d'un consentement en 1914 puis essoufflement et enfouissement auxquels succèdent un relais pris par une contrainte exercée sur les combattants, envisagée non pas comme une menace directe mais comme « une contrainte intériorisée » révélant une société française plus hiérarchisée qu'aujourd'hui (rôle de l'école, du service militaire, des rapports sociaux au travail...) ; les hommes mobilisés sont majoritairement paysans ou appartiennent à des catégories sociales habituées dans leurs pratiques sociales quotidiennes à la discipline et au respect du supérieur. La société militaire ne fait que renforcer des comportements déjà présents dans leur vie civile. Différents sentiments se mêlent alors : routine, fatalité, résignation, détermination lors du combat rapproché.
- ◆ Un élément important a été minoré dans l'explication du comportement des soldats (néanmoins précocement avancé par des acteurs comme Maurice Genevoix ou Marc Bloch), soit la « professionnalisation » progressive des combattants. Ainsi, les soldats survivants aux combats acquièrent de l'expérience (avant réservée aux seuls professionnels de la guerre), ils apprennent à mieux se protéger (« ficelles » pour survivre plus probablement aux combats).

On constate également l'existence de « béquilles » pour le combattant : alcoolisation des combattants, importance du moment de l'écriture du courrier lequel évite la coupure totale entre le front et l'arrière, contournement (maladies), décorations, importance des solidarités régionales, foi....

- ◆ Existence de différentes temporalités au front : le combat lui-même, des « poches d'oubli » entre les combats (le service en campagne, l'entraînement et le travail) sont certes des pensum mais permettent au soldat de se reconstruire partiellement entre deux combats.
- ◆ Il ne faut pas nier « la culture de la haine » quand le combat se rapproche (on peut alors identifier l'adversaire). Par exemple, lors des combats enragés à Verdun alors qu'il n'y a plus de chef ni de gendarme.

Ces phénomènes sont donc complexes. L'idée d'une contrainte totale semble peu convaincante, néanmoins un certain nombre de correctifs (Prost, Cochet) à l' « école du consentement » semblent opératoires : existence de cultures (au pluriel) de guerre, nécessité d'opérer des différenciations selon le temps et l'espace, prendre garde aux relectures rétrospectives en nos temps de repentances, nécessité de la réflexion épistémologique, utilisation des témoignages...